Document generated on 04/18/2024 7:34 a.m.

Québec français

Le pâté chinois
Le caviar des jours ordinaires

Claude Poirier

Number 70, May 1988

URI: https://id.erudit.org/iderudit/45234ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Poirier, C. (1988). Le pâté chinois : le caviar des jours ordinaires. *Québec français*, (70), 96–97.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LE TRÉSOR DE LA LANGUE FRANÇAISE AU QUÉBE
(XXV

Claude POIRIER

Le pâté chinois : le caviar des jours ordinaires

Qui n'a pas rêvé un jour, en revenant du travail, de trouver sur la table un bon pâté chinois bien chaud ? Ce plat très simple jouit d'une grande popularité partout au Québec. Ce n'est pas un hasard si, pour attirer l'attention sur leur municipalité, les gens de Deschambault ont créé en 1987 un festival du pâté chinois ! Tout le monde sait comment le préparer : une couche de steak haché cuit avec de l'oignon (des restes de bœuf, de rosbif font l'affaire), une couche de blé d'Inde et une couche de purée de pommes de terre. Les connaisseurs vous diront cependant que la préparation du pâté chinois relève de l'art culinaire : il faut savoir choisir entre le blé d'inde en grains et le blé d'Inde en crème (la tradition familiale ou régionale sur ce point doit être scrupuleusement respectée !), faire dorer à point la couche du dessus avec un peu de beurre... Et, s'il vous plaît, pas de mottons dans les patates !

La simplicité du plat en a fait le symbole du repas économique ; à ce titre, il a même inspiré des réflexions philosophiques, par exemple à Réjean Ducharme :

> *« Je comprends Ougi quand il dit que la dignité humaine c'est la différence entre le faisan à la broche et le pâté chinois réchauffé quarante-deux fois ! » (L'Hiver de force, 1973).*

Le plat est en effet omniprésent dans les menus, et ce, depuis les années 1930 au moins, d'après ce témoignage d'un journaliste de l'époque :

> *« Durant trop longtemps, on eut dit [...] que l'on ne pouvait offrir, au déjeuner, que les « bacon and eggs » et le « pâté chinois » au repas du soir. » (La Presse, 19 nov. 1930).*

Cela n'enlève rien à l'attrait de ce plat fort simple qui a peut-être gagné ses titres de noblesse dans les chantiers :

> *« [Le cook] apportait triomphalement sur la table le pâté chinois qui les faisait s'exclamer. Il connaissait leurs goûts. » (Marie Le Franc, La Rivière solitaire, 1934).*

C'est pourtant pas chinois !

Il ne semble pas qu'on se soit interrogé sur la provenance de l'appellation *pâté chinois*, qui est étonnante, quand on y pense. D'abord, le plat ainsi dénommé n'est pas un pâté, au sens où on l'entend au Québec : on n'y retrouve pas de pâte. Et puis, c'est si facile à faire qu'on ne peut pas dire que c'est chinois ! Personne non plus ne paraît avoir contesté le mot : ce n'est quand même pas un hachis Parmentier puisqu'il contient du maïs ! Enfin, le mot n'a pas de concurrent connu. C'est la seule appellation que Thomas Lavoie a relevée en relation avec ce plat dans la grande région qu'il a parcourue, du Lac-Saint-Jean jusqu'à la Côte-Nord (l'atlas linguistique de Gaston Dulong et Gaston Bergeron, couvrant l'ensemble du Québec, ne comportait pas de question à ce sujet).

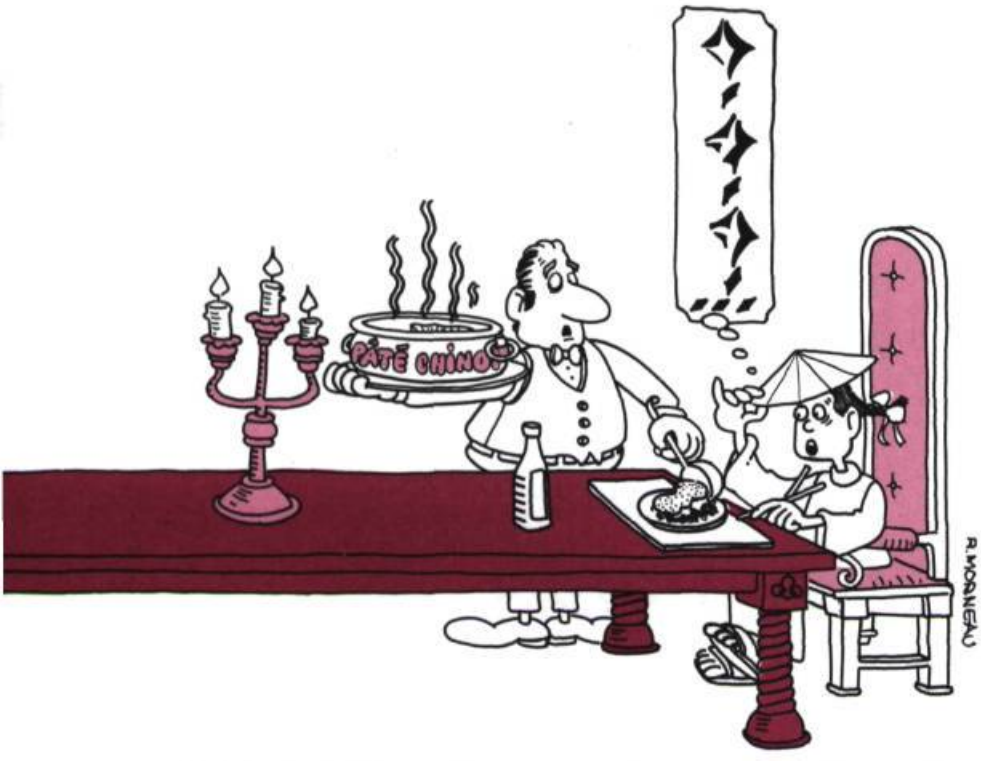
La recherche dans les ouvrages spécialisés ne fournit aucun indice sur l'origine du mot. Les dictionnaires du français actuel (faits en France) ne l'enregistrent pas. Les dictionnaires de l'anglais n'en donnent pas d'équivalent non plus (du type *chinese pie*). La consultation de nombreux dictionnaires et glossaires anciens n'apporte rien de neuf et même *L'Encyclopédie de la cuisine canadienne* de Jehane Benoit nous laisse sur notre faim, si l'on peut dire. Il faut donc s'en remettre à la seule documentation disponible, c'est-à-dire les quelques dizaines d'exemples réunis au fichier du Trésor de la langue française au Québec à propos de ce mot.

Que nous apprend cette documentation ? Que le mot est attesté pour la première fois dans le passage de *La Presse* cité plus haut et que le plat était déjà populaire dans les années 1930. Ceci dit, il devait s'agir alors d'un plat relativement récent au Québec, puisque les gens âgés ne se souviennent pas d'en avoir mangé dans leur enfance. Compte tenu que le maïs est une des composantes essentielles du pâté chinois, il ne s'agit probablement pas d'une recette d'origine française (on sait que le maïs a été peu utilisé dans l'alimentation en France, sauf pour les animaux) ; le journaliste de *La Presse* semble d'ailleurs, dans la suite de son texte, présenter ce plat comme étant typique des États-Unis.

Ces constatations ne sont pas dénuées d'intérêt, mais elles ne permettent pas d'expliquer l'origine du mot. Le lexicographe n'a rien à proposer à ce chapitre : il ouvre son tiroir des mots d'origine inconnue et y classe ce pauvre *pâté chinois* qu'on imagine frustré de n'être pas reconnu malgré les services insignes qu'il a rendus...

Les étudiants à la rescousse

C'est à la suite d'un cours portant sur l'influence qu'ont pu avoir sur notre français les pérégrinations de plus d'un demi-million de Québécois entre le Québec et la Nouvelle-Angleterre, depuis 1850 jusqu'au début du 20e s., qu'un étudiant (Lionel Guimont) vint me dire qu'il pensait avoir trouvé l'origine de *pâté chinois*. Il avait rencontré, quelques mois auparavant, un Américain de la Virginie qui demeurait autrefois dans le Maine et qui avait



reconnu avec plaisir dans le pâté chinois qu'on lui servait le fameux *China pie* de jadis. Grâce aux renseignements recueillis auprès de ce témoin, M. Guimont a pu retrouver, sur une carte du Maine, une petite localité nommée China, située à l'extrémité nord du lac China dans une région touristique qui s'étend entre Waterville et Augusta, la capitale de l'État : au sud du lac se trouve le petit village de South China, fondé en 1774. A la fin du 19e s., le diocèse de Portland, qui englobe cette région, avait déjà reçu un fort contingent de Canadiens français (originaires surtout de la Beauce et de la région de Rimouski), qui y possédaient près d'une vingtaine d'églises, notamment à Waterville et à Augusta[1]. Ce serait donc par l'intermédiaire de ces immigrants, qui conservaient des liens avec leurs familles et dont un certain nombre sont revenus au Québec, que les Québécois auraient appris la recette du pâté chinois et son nom francisé (calque de *China pie*).

Un autre étudiant intéressé par la question, Corey Miller, d'origine new-yorkaise, m'a remis, quelques semaines plus tard, copie d'un menu récent d'une école de Burlington (Mass.) ; sur ce menu, on trouvait annoncé un plat nommé *chinese pie* avec — signe que cette appellation n'est pas évidente pour tous — une brève description de la recette, qui correspond tout à fait à la nôtre. Si, comme je le crois, le nom de *chinese pie* doit être mis en relation avec *pâté chinois* et *China pie*, il faut sans doute supposer l'évolution suivante : *China pie* — *pâté chinois* (traduction par les « Canadiens » du Maine) — *chinese pie* (retraduction en anglais, d'où perte de la conscience du rapport avec la petite ville de China). Notons enfin que le pâté chinois, qui paraît être connu aux États-Unis surtout dans le nord-est, est plus souvent désigné en anglais par *shepherd's pie*, appellation qui s'emploie normalement en parlant d'un hachis Parmentier.

Le jeu de l'étymologie

Cet exemple montre que l'étymologie est une discipline ingrate à maints égards. On peut remuer tous les livres de sa bibliothèque sans trouver aucune piste... jusqu'à ce que quelqu'un apporte, le plus simplement du monde, une solution vraisemblable au problème posé. Pour cette raison justement, la recherche étymologique est une activité passionnante, pleine de défis. Pour ceux que la question intéresse, le vocabulaire français compte plus de 25% de mots d'origine inconnue...

Avis de recherche...

Le TLFQ est à la recherche d'exemples (notamment dans la langue écrite) pour le mot *appliquer*, dans l'expression *appliquer les freins*, et pour le mot *as* dans le vocabulaire du tennis.

Adresse : Enquête TLFQ, Langues et linguistique, Faculté des Lettres, Université Laval, Québec G1K 7P4

* Le groupe du Trésor de la langue française au Québec est subventionné principalement par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

1. Voir notamment E. Hamon, *Les Canadiens-Français de la Nouvelle-Angleterre*, Québec, 1891, pp. 400 et suiv. L'auteur, enthousiasmé par la percée de nos « bons *habitants* » en Nouvelle-Angleterre, prédisait même le recul de l'« élément américain » devant « le flot toujours montant de l'émigration canadienne » (p. 402).

Une nouvelle démarche en orthographe grammaticale, en orthographe d'usage et en formulation

CAHIER D'EXERCICES
- Peut être utilisé avec la collection Messages ou de façon indépendante

CORRIGÉ : Plus que des réponses, un véritable outil de perfectionnement
- situe chaque cas par rapport au programme
- fournit des explications pour la préparation de classe
- explique pourquoi tel ou tel cas commande une approche pédagogique renouvelée

fortissi-mots 3e

Josée Valiquette • Louise Turp • Henriette Major

Pour la consolidation des connaissances

PARUTION MAI 88

CEC Centre Educatif et Culturel inc.
8101, boul. Métropolitain, Montréal (Québec) H1J 1J9 Tél. (514) 351-6010